

Brèves littéraires

Brèves

Le bouchon

Annick Thérien

Volume 9, numéro 2-3, hiver 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6004ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thérien, A. (1994). Le bouchon. *Brèves littéraires*, 9(2-3), 39–44.

ANNICK THÉRIEN

Le Bouchon

La radio, universelle et criarde, se mouvait dans un spasme chaotique et soulevait par vagues rythmées la terre à son axe.

Il faisait une chaleur torride.

J'avais enlevé les verres fumés qui glissaient sur mon nez. Ils ne m'étaient d'aucune utilité tant la sueur inondait mon visage et je préférais affronter le soleil de cinq heures les yeux nus plutôt que de répéter inlassablement le geste de les remettre en place.

Par un trucage auditif dont je n'étais pas responsable, il me semblait entendre l'heure de pointe du monde entier, ponctuée des klaxons impatients des automobilistes exténués, et j'imaginais sans peine le ménage à faire à des années-lumière d'ici par ceux qui, foudroyés par la clameur humaine, auraient à réinventer le silence.

Je fermai la radio.

Les klaxons hurlaient toujours. Par la droite et par la gauche. Pas question de remonter les vitres. J'étais assise au fond d'un autocuiseur. J'attendais, molle et juteuse, le signal du bouchon de sécurité pour lâcher les vapeurs. Je me vis éclair fulgurant, dragon mythique, crachant le feu par intermittence au milieu d'une horde menaçante.

Mais le bouchon, celui des temps modernes, s'accroissait de minute en minute. Il s'enfonçait jusqu'à l'irréversible. Même le plus grand sommelier du monde n'en viendrait à bout, pensais-je. Et je me mis à rêver d'une table fraîche, en bordure de mer, le vent soulevant la nappe blanche dans la douceur de l'air pendant que, frénétiquement, je cherchais de la main droite, la gauche glissant sur le volant, les cigarettes dans le sac, histoire de me calmer les nerfs et d'occuper ainsi le temps qui s'engluait au véhicule, comme le véhicule à l'asphalte que je sentais fondre sous les roues, comme du sucre à la crème qui refuserait de prendre. J'étais collée de la tête aux pieds. J'eus soudain une envie folle de crier. Mais je tirai une dernière bouffée amère avant d'éteindre ma cigarette.

Une boule grosse et visqueuse s'étiolait au centre de ma poitrine, s'amusant à faire remonter la salive jusqu'aux bords secs de la gorge, puis s'arrêtait, impitoyable et mesquine, juste avant la délivrance. J'avalais mal. Je suffoquais. J'étais enfermée, malgré moi, dans un sauna dont on m'aurait caché la clé.

Je portai la main à mon front. La retirai aussitôt. Le rapport mouillé des deux peaux augmentait la désagréable sensation d'un bonbon fondant au soleil.

Je me soulevai légèrement espérant entrevoir un dégagement possible de la route. Je regrettai aussitôt ce mouvement. Le contact de l'air me faisant sentir de façon plus aiguë la moiteur entre les cuisses. Je me promis de ne plus bouger. Je fermai les yeux. Je vis alors un drôle de chariot ailé piquer vers l'ombre glacée d'un torrent bouillonnant de froidure. Je m'abreuvais à l'image comme à une source fraîche. J'étais projetée en l'air, tous bras ouverts, abandonnée, confiante, planante éternelle au-dessus des écumes revivifiantes. Brusquement je revins à la réalité le cœur affolé.

On klaxonnait de tous côtés. On me pressait de toutes parts. Le trafic avait repris, l'espace de deux voitures. Déjà on se disputait ma place, par la droite et par la gauche. Finies les flûtes célestes, celles d'ici-bas criaient leur existence et leur droit. Je fis ce qu'on exigeait de moi. J'avancaï, les yeux obstinément ouverts.

L'autoroute stagnait à nouveau, figée dans la torpeur de l'été. J'estimai l'entrée du tunnel à plus d'un kilomètre — j'avais fait le trajet mille fois. À moins d'un miracle, si l'on tenait compte du progrès enregistré la dernière heure, il en

faudrait encore une pour l'atteindre, et encore une pour le traverser.

Gardant l'œil ouvert sur l'immédiateté des choses, je m'enfonçais en mon propre tunnel, vers des dédales mouillés par la fraîcheur humide d'une source froide. Dans la mollesse d'un abandon prématuré j'en auscultais avidement les contours quand, soudain, un passage d'air me fit tournoyer vers le bas.

Je me retrouvai frissonnante et transie, collée contre la paroi dégoulinante d'une galerie souterraine.

La robe imprimée sur ma peau comme un papier-mouchoir imbibé d'eau, je n'étais plus qu'une pellicule mouillée à la surface noire et polie d'un mur de pierre. Je sentais l'odeur rance des caves mal aérées et je fis un effort pour ne pas vomir. J'aurais voulu remonter très vite à la surface, mais la pesanteur du gouffre me retenait à l'espace, aussi sûrement qu'une chaîne aux pieds, et plus je tentais de chasser l'image, plus elle se fixait, à la manière d'une photo polaroid se développant avec d'autant plus de précision qu'on la maintient le temps de sa « mouvance » en des recoins sombres et cachés.

Mes yeux tranquillement commencèrent à déceler l'ombre écrue d'un divan sans corps. Inerte et suffocante, je tentai de crever la lueur mais, m'accrochant au rempart d'une chambre appa-

rente, je transgressai la loi de la pesanteur. Et je m'assoupis, terrassée, au creux du lit. La chambre prit alors une couleur frénétique et s'enroulant aux couvertures découvrit soudain toute la nudité du lieu.

Le corps tendu je tentai l'ascension légère d'un corridor infini, mais ma main momifiée engourdissait le geste. Je me mis alors à fredonner l'air du midi afin d'imiter en été les fourmis.

J'entendis au loin le bourdonnement approchant des cigales. Prisonnières minuscules d'un champ de foin posé dans la chaleur de juillet, elles tentaient la montée progressive d'une délivrance. C'est alors que je vis au milieu d'elles la sortie s'étirer vers le haut.

Au point de rencontre de leur chant démesuré et de ma langueur croupissante, j'entrevis la brèche. Me mêlant à la cohue, j'inventai mon propre cri.

Le plafond s'écroula révélant l'anarchie d'un après-midi d'été. Le bruit des voitures couvrit celui des cigales.

J'ouvris la radio. Hasard ou concordance, le jour se mit à flotter sur l'autoroute, entraînant avec lui le flux dispersé vers l'autre rive. Au-dessus du fleuve, le temps, coupé en banderoles, se promenait d'est en ouest et, miroitant au demi-soleil de fin d'après-midi, s'amusait à séparer

puis à réunir en grappes des amoncellements de nuages gris-noir. À travers ces nuées massives, peu à peu, un étrange cumulus apparaissait.

Il avait la forme d'un gigantesque bouchon de liège.
